

MON PÈRE

Mon père est décédé en avril 2025. Pas un seul jour n'a passé depuis sans que sa présence me traverse l'esprit.

La mort retire un homme de la pièce. Elle ne le retire pas de la conversation.

Plus je vieillis, plus je découvre des morceaux de lui cachés en moi. Des gestes. Des silences. Des réactions. Des façons de regarder les gens.

L'héritage qui compte n'est jamais l'argent. C'est la reconnaissance.

Quand j'étais jeune, il me regardait et me disait que j'étais capable de choses hors de sa propre portée. Je croyais qu'il me taquinait. Je croyais que les pères disaient ces choses parce que les pères sont tenus de croire l'impossible au sujet de leurs fils.

Maintenant je comprends. Il ne me faisait pas de compliment. Il me prêtait une confiance que je n'avais pas encore méritée. Il voyait des routes que je ne pouvais pas voir. Des portes dont j'ignorais l'existence. Des possibilités que je passerais des décennies à essayer de découvrir.

Nous étions père et fils. Puis nous sommes devenus amis. Le genre d'amis qui parlent honnêtement de la vie, des femmes, des victoires, des humiliations et des rêves.

Puis nous sommes devenus collègues. Des conspirateurs liés par le travail, le sang, et le refus obstiné d'accepter les limites ordinaires. Au-delà de tout le reste, nous partagions un nom de famille. Un nom qui survit aujourd'hui non parce qu'il est écrit sur des documents, mais parce qu'il est entré dans le récit. Entré dans la mémoire. Entré dans GilletteNarrative.

Parfois j'ai l'étrange sensation qu'il regarde encore. Pas comme un juge. Pas comme un critique. Pas comme l'homme qui dit : « Je te l'avais bien dit. » Non. Plutôt comme un observateur silencieux étudiant une expérience qu'il a contribué à créer.

Un fils qui n'a jamais suivi le mode d'emploi. Un fils qui est sorti du format à répétition. Un fils dont la vie a produit des résultats que personne n'aurait raisonnablement pu prévoir.

Il me manque. Son sourire. Ses pauses. Son silence. Ses décisions. Ces petites images conservées dans la mémoire qu'aucune archive ne peut stocker et qu'aucune technologie ne peut récupérer.

Il était capitaine dans l'armée italienne à vingt-sept ans. Mais le grade ne l'a jamais expliqué. Ce qui le rendait unique était plus simple. Il était mon père. La part silencieuse de mon existence pendant que le reste du monde rivalisait pour faire du bruit.

Et donc, je vais lui écrire. Où qu'il soit. Attends-moi. Mais pas tout de suite. Il y a encore du travail inachevé. Il y a encore des mystères non résolus. Il y a encore des histoires qui doivent être écrites.

Un jour j'arriverai. Et quand j'arriverai, nous rirons ensemble. Pas du succès. Pas de l'échec. De l'absurdité du voyage.

Parce que l'expérience vécue peut raconter des histoires que l'imagination n'égalerait jamais.

Adieu, Papa. Pour l'instant.

Ton fils,

Ferdinando

Ferdinando Frega — gillettenarrative.com